

L'ENTRÉE EN ANALYSE

Claude Conté

Souhaitant vous parler aujourd'hui des problèmes qui sont suscités par l'entrée en analyse ou le début d'une analyse, j'ai été amené à relire *La Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École*, de Lacan, puisqu'il y est question, en effet, du commencement de l'analyse.

Au milieu de ce texte on trouve la phrase: « Au commencement est le transfert », par laquelle Lacan inaugure ce qu'il appelle « le début de partie ». En relisant ce texte, il me semble y avoir repéré une sorte d'artifice de construction. Je vous indique en passant comme repérage chronologique la durée de l'École Freudienne de Paris, de sa fondation en 1964 jusqu'à sa dissolution en janvier 1980. Dissolution dont on pourrait dire qu'elle est comme la contrepartie d'une erreur initiale, celle du « je fonde, seul... ». Ce qui s'est donc avéré avoir été une erreur institutionnelle n'est sans doute pas sans rapport avec l'échec de la passe à l'intérieur de cette institution elle-même.

L'erreur du « Je fonde » entraîne en effet l'erreur du « Je nomme » analyste et l'idée même d'un gradus : comme s'il y avait nécessité de l'instituer et de constituer son nom comme un réel dernier que la psychanalyse n'atteindrait pas (je fais ici allusion à une des approches lacaniennes du réel comme « ce qui n'est pas symbolisable »).

Pour ce qui est de la passe dans l'École Freudienne, l'effet en aura été que l'essentiel du travail accompli reste figé dans un égrènement de nominations qui n'enseigne rien sur ce qu'est la psychanalyse : je peux témoigner cependant que, même non publié, de l'enseignement résultait de cette pratique, qui aurait pu être exploité. Mais Lacan croyait que la psychanalyse était déjà fondée (par lui), puisqu'il avait trouvé « la solution du problème de la société psychanalytique » (même référence).

Pour abrégé mon propos, je ne reprendrai pas aujourd'hui l'ensemble de ce texte très fort, jugé par ses meilleurs suivants impeccable, indépassable, achevé, si tant est que la psychanalyse puisse s'achever...

Lorsque Lacan parle, à l'orée de ce texte, du « réel en jeu dans la formation même du psychanalyste », il dit tout simplement par là que lui seul assurait une formation réelle, et quand, plus loin, il souligne que son enseignement est unique puisque seul au monde à dire ce qu'est la psychanalyse, c'est qu'il pense encore fournir une théorie qui fonderait la psychanalyse dans son rapport à un réel, qui la fonderait fût-ce comme science conjecturale du sujet, sans s'apercevoir que le réel en question dans le « je fonde » ou le « je nomme », comme pur effet de ce qu'il énonçait, était précisément celui qui faisait lacune pour tout un chacun. Il lui échappait donc que le seul réel à fonder la psychanalyse est tout autant supporté par le nom de Freud, ouvert jusqu'à un certain point par la « translaboration » de Freud et comme tel transmissible comme expérience. Nous sommes donc en position tierce par rapport à Freud, seconde par rapport à Lacan, mais avec l'acquis tiré de son aventure ou

sa mésaventure : qu'il y ait de l'analyse est au prix d'un travail qui la fait persister, insister à tout le moins au titre de question.

La psychanalyse touche-t-elle un réel ? Je vais en reparler. Notons seulement pour l'instant que Lacan s'est empêtré dans ce terme, qu'il a laissé en chantier, au point que la fin de son œuvre se perd dans un écheveau difficile à lire et à interpréter.

Quand à la Proposition, texte fondateur pour moi pendant bien des années, je pense aujourd'hui y repérer une malfaçon (il y en a peut-être d'autres, à la mesure de la fécondité et de la complexité de ce texte) qui m'a donc très longtemps échappé : Lacan centre son texte sur la « fin de partie », plus propice selon lui à théorisation, voire à formulation de l'analyse, et construit le « début de partie » de façon telle que celui-ci va se prêter à un retournement, une permutation de termes pouvant donner un semblant de consistance à ce qui serait l'opération analytique aboutissant à un analyste nommé et garanti. J'ai fini par repérer cette sorte de tour de bonneteau, non seulement dans ce qu'il faut bien appeler la mégalomanie générale du texte, mais plus précisément dans l'astuce de la présentation du début de partie. « Au commencement est le transfert », et dans l'ambiguïté pour le coup marquante de l'introduction du premier signifiant, le S devenu ensuite S1 qui suppose le sujet (fig. 1). Je vous montrerai plus loin la distorsion en cause. L'astuce dont je parle pourrait également consister dans l'évitement par Lacan d'une question annoncée dès les premières pages : le réel de la formation, dont la solution est donnée comme un fait acquis au problème de la société psychanalytique en général. C'est cet évitement qui produit la distorsion dont je parle et je montrerai quel réel est présent clandestinement dans la formule posée du transfert et ressurgit très logiquement comme nomination analyste par Lacan. Je vous lis le paragraphe inaugural de ces pages de la proposition consacré au début de partie : « Au commencement de la psychanalyse est le transfert ».

« Il l'est par la grâce de celui que nous appellerons à l'orée de ce propos : le psychanalysant. Nous n'avons pas à rendre compte de ce qui le conditionne. Au moins ici. Il est au départ ». Or je m'inscris en faux contre l'idée que nous n'avons pas à rendre compte de ce qui conditionne le psychanalysant. Bien au contraire, nous avons à en rendre compte, ne serait-ce que parce que là s'embusque peut-être le réel élidé dans le texte.

Ce que je vais dire maintenant se situe évidemment à l'intérieur d'un champ historique et culturel actuel bien défini. Je pars notamment du fait (?) qu'il y a (?) des pratiques analytiques (diverses peut-être) donc des dits analystes et des personnes qui se prêtent, s'offrent à cette pratique ou en font la demande. Le terme de demande ne peut être introduit qu'en relation avec un réseau de termes solidaires puisque la demande ne se définit que par rapport au désir, qui lui-même englobe ou fait entrer en composition le sujet et l'objet partiel; nous avons donc à maintenir le terme de demande d'analyse, tout en sachant que nous introduisons du même coup un certain nombre d'autres termes et que nous pourrions avoir à interroger, à élucider à son tour la demande elle-même. Comme toute pratique, la pratique analytique suppose et, dans notre cas, tente avec ténacité de cerner les concepts sur lesquels elle repose. Mais ces concepts ont évolué, n'ont pas partout et toujours le même sens et la question se pose de leur serrage et même de savoir s'ils forment un ensemble construit qui fonderait cette pratique : autrement dit nous en sommes aujourd'hui encore à nous demander ce qu'est la psychanalyse, ce qui en ferait plus qu'un bricolage. Notre association ne pouvait faire autrement que d'inscrire cette tâche dans sa mission, son programme le plus urgent...

D'où me vient ce questionnement concernant l'entrée en analyse ? Paradoxalement, vous l'avez entendu, de la passe où jury et cartels tentent de repérer ce qui se produit dans

une analyse. Où est l'analytique, l'analysable ? Il est forcément interrogeable, à mon sens, dans ce moment de l'entrée en analyse, de la prise de décision (ne nous demandons pas encore de qui), il est interrogeable évidemment du fait du style nouveau donné par Lacan, car dans le fonctionnement type I.P.A. rien ne s'y prête. Des standards définissant des personnalités analysables ou non, donc des critères de sélection font que la décision est transmise au candidat : vous pouvez ou non subir une analyse à visée didactique.

Voilà quelque chose qui a tout de même été balayé. Mais la question persiste sous une forme bien plus intéressante. Le dit analyste n'ayant aucun critère préformé écoute ce nouveau venu. Pendant le temps des entretiens préliminaires, temps capital car beaucoup de la future analyse s'y présente et s'y esquisse, raison pour laquelle ces entretiens requièrent la plus grande attention.

Je n'insisterai pas là-dessus aujourd'hui, je voudrais plutôt souligner qu'au terme d'un certain nombre d'entretiens, quelque chose arrive, que l'on peut situer entre les deux extrêmes : soit le nouveau venu s'en retourne (ou va voir d'autres analystes), soit il s'engage dans une analyse ; il le fait de son plein gré, avec l'accord de l'analyste qui estime donc qu'il y a là de l'analyse possible car il a entendu au cours des entretiens préliminaires, par un effet de retour de sa formation, quelque chose qui lui donne cette conviction ou au moins ce sentiment.

Il en est de même, d'un point de vue distinct, de l'analysant qui, quand il débarque la première fois, n'est pas forcément sûr qu'il va s'engager dans une analyse et avec cet analyste là : lui aussi a donc au fil de son dire perçu en surimpression ou en après coup quelque chose qui allait dans le sens de cet engagement (je dis analysant au neutre : participe présent employé comme substantif, comme on dirait par exemple l'« étonnant dans cette affaire »).

Dans sa Proposition, Lacan a surtout insisté sur la « fin de partie » et sans doute est-ce un point privilégié pour saisir quelque chose du devenir analyste. Mais le début de partie me paraît dans ce texte carrément bâclé, réduit en somme à la mise en place du « sujet supposé savoir », à charge pour moi de montrer que la question du « sujet supposé savoir » est à examiner de plus près.

Voyons d'abord du côté de l'analyste. Je passerai rapidement sur les cas où l'affaire est jusqu'à un certain point déjà jouée, soit que le tableau d'ensemble ne prête à aucun doute sérieux et que la demande d'analyse soit franche et non ambiguë, soit que l'analysant ait en fait entamé depuis longtemps son analyse tout seul et même élu d'avance tel analyste qui sera le sien et bien que tout cela n'aille absolument pas de soi, car dans de tels cas j'ai tendance à penser que l'analyse ne s'engage valablement que si quelque chose, un détail, un trait inattendu vient confirmer, entériner, donner son poinçon à l'indication...

Dans d'autres cas, le début de partie prend la forme d'un récit biographique qui devient de plus en plus un récit intime, incluant par exemple des faits concernant la vie sexuelle et qui conduit assez communément au divan. Dans d'autres cas encore, c'est le regard qui devient dans la situation de face à face tellement prévalent qu'il devient préférable d'interrompre cette situation en passant à la position allongée.

Plus proches de mon propos sont les situations, fréquentes, où l'analysant terme qui n'est pas moins questionnable que l'analyste, car l'analysant le devient, question de temps, et pourrait donc provisoirement être appelé simplement le nouveau venu, où, si vous voulez l'« éventuel futur analysant » : E.F.A. - l'analysant donc expose sa biographie, ses problèmes, ses symptômes, sans que sa position à l'égard d'une analyse à venir soit très nette ou sans que l'analyste sente un poids, une urgence suffisants, plus précisément, sans que rien n'émerge qui

témoigne d'un rapport à l'inconscient ayant lui-même valeur d'analysable. Analysable en soi ou au gré de l'analysant ? Cette butée est éventuellement reconnue par les deux, ou seulement pressentie par l'analyste.

L'analyste est alors à l'affût de ce qui va lui-même le déterminer. Vous entendez bien que je parle ici comme de deux personnes et que tout ceci est donc à mettre à l'intérieur d'une fiction qui tombera bientôt. En introduisant la fiction je tente d'aseptiser le champ opératoire mais ce qui apparaîtra quand nous parlerons « pour de bon », ne sera peut-être qu'un autre niveau de fiction. Qui en décidera ? On peut se fier sur ce point au critère freudien de l'interprétation juste qui amène un nouveau matériel et je dirai en effet quel matériel pourrait suivre ce que j'annonce aujourd'hui dans l'institution.

Par exemple, après quelques entretiens banals, peu décisifs, l'E.F.A. apporte un rêve, un lapsus ou un symptôme très particulier, par exemple quelque chose dont il a honte, quelque chose qu'il n'a encore jamais dit à personne, et qui le conduit à faire un lien nouveau entre deux registres distincts, deux périodes de sa vie, ou à repérer une anomalie, une bizarrerie dans son ascendance, un accroc dans sa lignée. Nous dirions donc : il y a présence, émergence actuelle de la dimension inconsciente et d'un certain rapport à cette dimension qui est un rapport de découverte, de surprise, supposant la reconnaissance d'un décalage, d'un hiatus entre ce qu'il se prépare à dire (l'E.F.A.) et ce qu'il dit de différent qui fait apparaître une altérité. J'avais écrit ici d'abord : il est autre qu'il ne croyait, mais le verbe être est suspect dans toutes ses occurrences, j'y substitue donc cette autre formule un peu étrange à prononcer : il y a de l'autre qu'il ne croyait.

On retrouve toujours cette particularité du lien à la parole qui fait qu'elle se décolle par endroits de l'intentionnalité consciente ou imaginaire et fait apparaître de l'autre. Pour anticiper davantage, disons qu'est apparu un pur effet de parole incluant la surprise du pas encore dit, effet de sens sur fond de non sens. On me dira (je m'objecte à moi-même) qu'il n'y a même pas d'être de la parole : l'être n'est qu'au passé et en toute rigueur rétroactivement ce qui aurait pu être et ne sera pas, puisque justement la parole a exclu cette possibilité. Ceci concerne la castration. On dira aussi que rares sont les débutants dans la tâche analysante qui se formulent les choses ainsi, mais il y en a et ce ne sont pas les plus faciles à guider.

On dira encore qu'on ne voit pas en quoi ce décalage irrémédiable de l'imaginaire au symbolique ou, dans un autre registre, de l'énoncé à l'énonciation pousserait à l'analyse. Et en effet cela n'y pousse pas du tout, sauf désir, à analyser, d'en savoir un peu plus sur les maladies du parlêtre ; j'épingle ceci au passage, car mine de rien c'est bel et bien de l'être qu'il passe en douceur, ce « parlêtre », auquel je propose de substituer, histoire de changer un peu, le terme de bipède bavard qu'on pourrait abrégé en b.b, car c'est une définition qui me paraît cerner l'individu dont il s'agit. Ce b.b se conjoint d'ailleurs très bien sous plusieurs formes avec le SsS du sujet supposé savoir, par exemple on peut avoir SbsbS sujet bipède supposé, bavard, savoir. Il y a d'autres combinaisons possibles. Vous voyez que je vais bien dans le sens du précepte lacanien : « il faut penser avec ses pieds ».

Il n'y a nul désir de savoir. La fameuse « pulsion épistémophilique » de Freud est un bon exemple de la distorsion qui découle ici de la non thématization de ce que Freud décrit pourtant sous toutes ses formes, puisque les « pulsions partielles » ne tiennent leur consistance que de ce qu'il n'y a nulle prise en compte dans l'inconscient de la différence des sexes. La formulation freudienne est même plus forte encore: «II n'y a rien, écrit-il, qui réponde à l'opposition masculin féminin dans l'inconscient». S'il y a demande d'analyse c'est justement dans la mesure où un placement mal réussi de ce point central (je fais allusion à la

castration symbolique) entraîne dans l'économie psychique des déviations, enchevêtrements, complications qui font souhaiter qu'une remise en jeu du symbolique entraîne pour le moins une simplification, un tempérament - au sens musical du terme - un peu plus juste des symptômes.

J'ai à ce propos écrit au tableau cette question en forçant un peu la langue : quoi du sexe est su ? La réponse vient le plus naturellement : c'est l'insu que c'est, et nous avons ainsi l'insuccès qui nous vient comme envers du sexe insu, vous voyez que la langue se prête parfois à de curieuses combinaisons.

Ceci me permet de revenir à l'analysant, qui s'engage dans une aventure dont il est loin de mesurer l'ampleur, l'association libre réservant des surprises, même si un certain nombre d'éléments lui donnent sur son projet une assurance suffisante. L'analyste, lui, en sait un peu plus, je ne dis pas énormément plus, mais quand même un peu plus. Disons-nous alors que se fiant d'autre part à ce qu'il a entendu, l'analyste déclenche l'analyse en autorisant cette demande, en l'entérinant ? C'est la vue la plus classique des choses, et sans doute doit-on maintenir que quelque chose de tel doit effectivement être prononcé, articulé par l'analyste, ne serait-ce que pour qu'il y engage sa responsabilité, pour autant qu'un tel mot soit ici de mise. Mais la vraie question me paraît être : si analyse il y a, est-ce l'acte de l'analyste qui à lui seul la constitue comme telle ?

Cette assertion n'est pas séparable de ce que Lacan énonce du « début de partie », à savoir que l'analyse est en route lorsque l'analysant a constitué son partenaire en « sujet supposé savoir », savoir ce qu'il a entrevu ne pas savoir sur lui-même, croit-il (double méprise à ce moment, soit dit en passant).

Nous sommes ainsi au cour du problème: quelque chose est dit par l'E.F.A. et provoque sur lui un effet d'après coup. J'ai dit qu'il y avait à mon sens à rendre compte de ce qui le conditionne. Voici un des points possibles : la condition d'analysabilité serait-elle que ce qui émerge - un ou plusieurs signifiants, puisque la chaîne parlée est constituée d'une batterie limitée de traits distinctifs s'organisant en série et se bouclant après coup - que donc un ou plusieurs signifiants soient au départ communs aux deux partenaires ?

Si la chose peut se produire, on ne le sait que rarement ou tardivement. Ce n'est nullement nécessaire à la cure et apparaît même comme strictement contingent, comme particularité possible entre autres. Or ma lecture est partie d'une première remarque : dans ce texte Lacan pose ce S comme signifiant du transfert c'est-à-dire comme signifiant d'un sujet supposé. Quelques lignes plus loin il le fait fonctionner comme impliquant le signifiant quelconque, c'est-à-dire inaugurant la chaîne signifiante propre à l'analyste. Il y aurait donc mise en place sans commentaire, parachutage d'un signifiant très singulier qui serait à la fois le signifiant inaugural de la série constitutive de l'analyste et nécessairement commun aux deux, puisqu'il est aussi supposant de l'analysant (fig. 1). Nous avons là, me semble-t-il, un artifice du texte (note 1) parfaitement lié à ce que je dénonçais en commençant comme le coup de force du réel, coup de force par lequel Lacan pose un signifiant inaugural qui tout de même laisse à l'analyste les clés de la situation : s'il doit un jour être déchu de sa position de supposé savoir, il ne s'en est pas moins laissé supposer savoir.

J'entends bien que l'artifice vise à décrire la situation en n'invoquant qu'un seul sujet et en le laissant toujours dans la parenthèse de la supposition. C'est très adroit, mais ne rend que plus questionnable le fait de poser là un S initial. Si Lacan écarte la question de ce qui conditionne l'analysant, c'est bien parce qu'il a posé d'entrée de jeu le réel de la formation : ce

réel déjà là est seul à soutenir le S initial avant de faire retour en nomination analyste. D'où mon vœu de l'interroger, ce S, en situant à ce niveau les questions que nous pose le rapport au réel de toute cette affaire. Lacan fait osciller ce S de l'analysant à l'analyste; ce mouvement d'oscillation n'est possible que parce qu'il a antérieurement posé un réel, le réel de la formation, renvoyant au réel en jeu dans la cure, mais la question est à poser tout à fait autrement :

S'il y a du réel dans la cure, c'est bien ce qui nous questionne et ce dont nous avons à rendre compte ; si donc nous barrons ce réel du « je nomme », et du « je fonde », S devient non plus Si mais un signifiant quelconque et le réel redevient l'enjeu éventuel de la cure elle-même.

Reprenons bien ces différents points du texte de la Proposition.

- 1) Le S est en balance, en oscillation entre les deux partenaires fictifs, il est introduit sans examen, il y a déjà du S, ceci étant confirmé dans le texte de Lacan par « le réel en jeu dans la formation », « la solution au problème des sociétés ». Il n'y a pas à questionner les conditions de l'analysant, quelque chose est déjà là, homogène au « je fonde », au « je nomme »
- 2) De fait, ce système inclut une opération psychanalytique homologuée, mais se soutenant seulement comme retournement du premier temps. Il y a donc dans ce système nomination et en fin de compte, potentiellement, une I.P.A. lacanienne.
- 3) Si on ôte ce réel incritiqué au départ et chu d'ailleurs depuis, reste la question du S initial : c'est là le problème du début de cure ; dès lors l'analyse interrogera ou non le réel en jeu. Nous ne savons pas s'il y a du réel, donc il n'est pas question de « nommer analyste » jusqu'à plus ample informé.
- 4) Le « sujet supposé savoir » se constitue, se fabrique au cours de l'analyse comme construction auxiliaire. Il est solidaire de toute la structure névrotique et nommément homogène au fantasme en fonction d'un certain placement de l'objet partiel dans l'Autre.
- 5) D'où mon essai de partir d'un point plus originaire.

Une fois ôté ce pseudo réel initial, qu'avons-nous ? Nous avons un flux sonore avec des coupures; l'unité minimale est l'implication signifiante S - S, puisque j'ai choisi de me tenir sur ce fil du rasoir. Est ce que cela touche un réel? Ça fait en tout cas des intervalles, lacunes ou vacuoles entre les traits

I O I O I O I O

Pour complexifier: le langage découpe le corps en morceaux et le « sujet » va s'introduire avec les pulsions para-sexuelles, les pulsions justement dites partielles et nous aurons une chaîne qui revient sur elle-même, qui se boucle en faisant apparaître une image en double lacune (fig. 5) c'est ce que Lacan dessinait sous la forme de la figure en 8 intérieur.

Lacan, me semble-t-il, nous le souffle, un supposé sujet supposé savoir d'un savoir lui-même troué, c'est extrêmement mince, mais c'est déjà trop: le sujet y est. D'où une tentative de penser une expérience sans sujet, radicalement acéphale.

Du parler se déroule, a lieu, flux sonore circulant entre bipèdes bavards, flux sonore scandé, articulé, c'est-à-dire séparé par des vides ou vacuoles ; le trait unaire ne peut pas se répéter le même, s'auto-signifier. A se répéter il fait apparaître un écart ou différence. Cet impossible de la répétition du même fait surgir le nouveau et la question du réel, qui pourrait se formuler ainsi : l'impossible est-il le signe du réel ? Question difficile à trancher mais qui appartient au terrain propre à la psychanalyse.

Quand des signifiants se concatènent, ils produisent des significations. Le sujet en est

une supposée, car pour le moment on est à son propos dans la fiction. Le supposé savoir n'est pas loin du fantasme, il vient avec la névrose et c'est pourquoi j'ai tracé mon E.F.A. (fig. 6) en décalage temporel par rapport à ce qui, chez Lacan, marquerait le début de l'analyse, le sujet supposé savoir, et de même je propose un point de suspens qui n'est pas identique à celui que Lacan articule comme le devenant analyste, puisque sur mon dessin nous avons là, antérieurement à ce devenant analyste, l'A.D.A., l'analysant devenant analyste mais ne l'étant pas encore (fig.6). On aboutirait en fin de compte à une écriture minimale, car au plus réduit on a un corps parasexué et le signifiant déjà là. Nous écrivions donc (fig. 3) a, l'objet extime, l'objet externe et en même temps le plus intime, puisque depuis le début c'est lui qui véhicule de l'autre, donc ($a - S$) l'objet pulsionnel implique le clivage du sujet, il cause son morcellement ou fading, il en fait un *Unbegriff* (non-concept) mais il en reste quelque chose, un produit qui est le signifiant S ici mis en position de produit. Ce S ainsi produit par l'implication précédente va tenter de représenter pour un autre signifiant cette opération elle-même; on écrit donc $S_2 <--- S_1$, mais il y a là impossibilité, car entre enjeu l'intervalle entre les signifiants, et l'on introduit l'indicible dans la chaîne parlée. Cela peut s'appeler l'inconscient ou aussi bien la castration, tous deux en cause dans l'opération analytique.

On pourrait en somme en suivant de fil introduire de la même façon quelque chose qui s'appellerait l'entrée en langage et l'entrée en analyse : c'est toujours déjà fait et en même temps à expérimenter chaque fois comme après coup. Si donc vous me dites que finalement j'en arrive à retourner la proposition de Lacan, à savoir que nous commençons maintenant par le discours de l'analyste (fig. 4), je dirai que nous pourrions peut-être soupeser ce que cette fiction pourrait contenir, à savoir que le discours de l'analyste est toujours déjà là. Pourquoi ne pas faire cette hypothèse si on y voit une fonction du discours qui peut se cristalliser, se constituer à un tournant quelconque, qui peut-être a existé à d'autres moments, on pourrait par exemple soutenir que lorsque Socrate, comme Lacan l'a relevé, fait par une interprétation à Alcibiade, son interprétation a bel et bien la structure de l'interprétation en analyse et l'on pourrait donc imaginer que du discours analytique a surgi de temps en temps, de façon errante, jusqu'à ce que Freud en fasse fondation.

Il faudrait pour soutenir cette thèse développer la dimension de la temporalité que Lacan a finalement peu développée, temporalité ici de la chaîne parlée en tant qu'elle implique la voix et toute la phénoménologie que cet objet partiel très particulier amène avec lui.

Que savons-nous du réel ? Peu de chose. Il y en a, semble-t-il, puisqu'on bute dessus. C'est l'impossible, le non-symbolisable, renvoyant, en dernier ressort, comme notre expérience le montre, à la part prélevée sur la jouissance phallique pour constituer le signifiant - ce qui ne suffit pas évidemment à fonder A comme réel. Disons que le réel est une lettre (R) plus l'expérience de quelque impossible, en provenance de deux sources : l'expérience analytique, qui prend en compte l'impossibilité du rapport sexuel, et les sciences exactes qui dans leur progrès se heurtent à des points de butée ou de paradoxe dans la mesure même où elles s'appuient sur la mise en jeu d'une formalisation. L'analyse a de ce fait l'intérêt d'être le seul point où se conjoignent ces deux sources.

Entre un signifiant et un autre signifiant qu'il implique, insiste la question du réel - chez le b.b. c'est le sexuel qui vient à cette place. La question a été inabordable dans la passe version Lacan, j'ai dit pourquoi : elle se réduit à une nomination (ratée) : symptôme, ou conséquence, comme on voudra. Ce faux réel évacué, nous avons repris l'expérience de la passe avec des différences dans le fonctionnement et des différences déjà repérables dans les effets obtenus. La passe (j'aurai l'occasion d'en parler en assemblée) se confirme comme l'une

des procédures susceptibles d'alimenter pour le moins notre fameuse question de base : qu'est-ce que l'analyse ? D'autres champs institutionnels peuvent y contribuer, au niveau par exemple de l'expérience des contrôles ou des questions qui se posent concernant le choix des passeurs. Le moment que constitue l'entrée en analyse peut certainement y contribuer aussi. Il s'agirait en ce cas de voir si quelque chose peut être repéré, formulé et transmis de ce qui ouvre l'analyse, de ce qui va instaurer le transfert.

Ma proposition institutionnelle consiste donc dans l'idée que le début de l'analyse, que j'ai recentré comme étant un problème et non pas une question réglée d'avance, pourrait être étudié par des cartels se réunissant à cet effet, cartels qui se questionneraient, s'interrogeraient sur ce qui fonctionne, ce qui tient lieu de ce S inaugural, ce premier groupe de signifiants, qui en somme font entendre de l'inconscient et font entrer dans l'analyse.

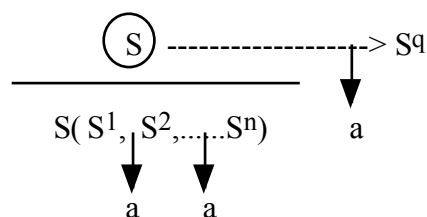
Si le signifiant inaugural à supposer de l'analysable n'est pas nécessairement déjà là, s'il est lui-même déjà un produit comme j'ai tenté de le montrer, alors l'entrée en analyse constitue un champ de recherche particulièrement intéressant, portant notamment sur les conditions qui font qu'il y a ou non (dans tel cas particulier et en fonction de telle ou telle ouverture signifiante) de l'analysable virant (éventuellement) à l'analysant.

Note 1

Pour soutenir cette écriture, il faudrait notamment la poursuivre vers le haut et vers le bas sous forme d'un empilement indéfini : cf. fig. 2.

Pour tenir compte des conditions de représentabilité :

Figure 1: Écriture du transfert



Ⓢ ici encerclé au titre de signifiant supposant, inaugural de la signification du sujet s (c'est l'écriture de la proposition, complétée seulement de quelques a). La barre est saussurienne.

Figure 2 : Empilement des inauguraux

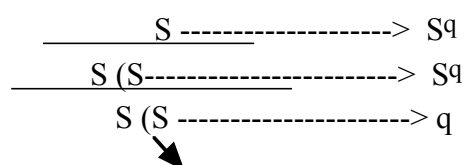


Figure 3 : Écriture du S comme produit : $a \xrightarrow{\text{-----}} \underline{\$}$ (la barre est devenue topologie)
 $? \xleftarrow{\text{-----}} S$

Figure 4: Discours de l'analyste :

$\underline{a} \xrightarrow{\text{-----}} \underline{\$}$
 $S^2 \xleftarrow{\text{-----x-----}} S^1$

Figure 5 : Lacune redoublée :

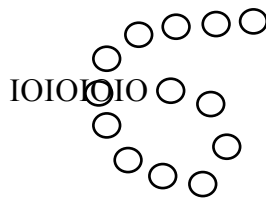
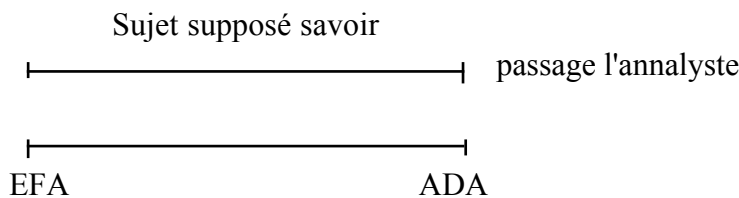


Figure 6 : Chronologiquement :



Question de Philippe Garnier

Vous parliez du signifiant quelconque, mais, au travers de celui-ci, est-ce que ce n'est pas S1, signifiant unaire qui est; non pas encore produit, mais visé ? S1, qui soustend la possibilité même des S'-1, S'-2... S'-n, et qui par ses liens avec le signifiant du nom-du-père, référentiel, rend possible la fonction de représenter (la « représentance ») de la représentation ? Si, enfin, qui va permettre des « effets de sujet » dans les innombrables productions imaginaires dans lesquelles le futur analysant se débat depuis toujours dans ce que j'appelle une dérive jouissive... ?

Je pourrais dire autrement en partant des mathèmes de la sexuation : une personne qui se rangerait côté « femme » viserait l'ex au-moins-un » ($\exists x \overline{\square} x$) pour se ranger dans le « tous », afin, entre autres, de se protéger du $\overline{\exists} x \overline{\square} x$. Celui qui se rangerait côté « homme » viserait ce même « au-moins-un », mais cette fois en tant que signifiant qui se signifierait lui-même, et échapperait à la castration... à moins qu'il ne soit particulièrement intéressé par le $\overline{\exists} x \overline{\square} x$ ceci précisant des temps, des modalités de transfert. Entre un « délivrez-moi de ma jouissance » et un « donnez-moi accès à cette jouissance supplémentaire », c'est bien, je crois, le S1 unaire qui est implicitement mis en jeu. Est-ce que ce n'est pas sa production, concomitante à l'émergence de a, qui permettrait de déconstruire le Sujet-supposé-savoir ?

Réponse à Philippe Garnier

Vous rappelez opportunément la question du trait unaire, qui sous-tend l'apparition des différents S : c'est une fonction que Lacan a, suivant une indication de Freud, isolée dans la chaîne signifiante. Ce que je questionne dans cet exposé est justement ce qui pourrait qualifier un signifiant comme inaugural, premier d'une série, etc. Dans ce parcours d'aujourd'hui, j'arrive à S comme produit d'une implication antérieure a ---> S deviendra éventuellement S¹--->S², mais c'est là que je fais porter le poids de ma question : quel est le statut du savoir (S²) de l'analyste ?

Dans le discours du maître il est clair que ce qui sépare les signifiants ou maintient irréductible leur différence a à voir avec la fonction de l'objet partiel, lequel renvoie à la sexualité comme à l'absence de ce qui ferait converger les diverses pulsions partielles : c'est sous cette forme d'une ablation signifiante que la sexualité nous accroche peut-être à un certain réel dont on pourrait déduire les formules de la sexuation, mais sans pour autant indiquer s'il s'agit ou non d'un trou consistant, pour reprendre cette question laissée en place par ce que Lacan a pu énoncer des nœuds borroméens.